

Cathédrale Saint-Pierre
13^{ème} dimanche du temps ordinaire
28 juin 2026

**« Ceci est mon corps » : quatre méditations sur la
Cène du Seigneur**

Pr. Dr. Odair PEDROSO MATEUS

Chères amies et amis du Christ,

Si vous tournez votre regard vers la grande table au centre de l'abside, vous allez voir qu'elle a été préparée pour le très beau moment du culte qu'on appelle Cène du Seigneur. Nous l'appelons aussi 'eucharistie', c'est-à-dire remerciement, action de grâces, parce que dans la Cène nous rendons grâce à Dieu pour son œuvre de création, incarnation, rédemption.

Pour nous chrétiens protestants comme pour les catholiques romains et pour les orthodoxes, ce très beau moment est tellement important qu'on l'appelle « sacrement » ; et l'on l'appelle ainsi pour dire qu'il est étroitement lié à la bonté divine envers nous, bonté que le Christ manifeste et qui change nos vies par la foi grâce au pouvoir du Saint-Esprit.

Je vous invite à vous préparer à participer à ce moment très beau et très important par quatre brèves méditations.

I. Le Christ parmi nous

Depuis quelques années, Jésus de Nazareth et ses amis sillonnent les routes de la Galilée, loin du centre du pouvoir religieux et politique qu'est Jérusalem.

Il annonce l'arrivée imminente d'un nouvel âge, un nouveau temps où celles et ceux qui souffrent de plusieurs formes d'oppression et marginalisation n'en souffriront plus. Il appelle ce nouvel âge imminent 'règne de Dieu'.

Et pour montrer comment sera ce nouveau temps, il passe de l'annonce à la pratique. Il opère des miracles : il guérit les aveugles, les épileptiques, les boiteux ; il ressuscite les morts, il multiplie le pain pour que la foule autour de lui puisse manger. Bref, il montre comme sera le royaume de Dieu en transformant des signes de mort en signes de vie.

Son message et ses miracles, aux implications religieuses et politiques subversives, attirent l'hostilité des chefs religieux et politiques à Jérusalem.

Peu avant les jours de la fête juive de pâques, qui commémore la libération divine et donc la fin de l'esclavage du peuple d'Israël en Egypte, Jésus monte à Jérusalem en compagnie de ses amis. Il semble pressentir sa fin imminente. Et c'est alors que, dans le contexte de la pâques juive et à quelques heures à peine de sa mort, il partage le pain et le vin avec sa communauté.

Mais il le fait d'une manière pour le moins intrigante. Et pourquoi ? Parce qu'il dit du pain qu'il leur donne que ce pain-là est son corps et il dit du vin qu'il leur donne que ce vin-là est son sang. Ces mots intrigants nous sont parvenus de sources différentes. D'abord par l'apôtre Paul (1 Corinthiens 11.24-25), puis, quelques années plus tard, par l'évangéliste Marc (14.22-25) et, à la suite de Marc, par Matthieu (26.26-29) et Luc (22.19-20).

Que voulait-il dire par cette affirmation apparemment disparate, mais certainement mystérieuse, « ceci est mon corps » ? Je vous propose une explication possible.

En s'exprimant de cette manière énigmatique, il ne fait pas une affirmation sur la composition chimique du pain ou du vin ; et encore moins fait-il allusion à un quelconque rituel macabre, comme on en accusera les chrétiens quelques années plus tard. Non.

En s'exprimant de cette manière énigmatique, il fait à ses disciples et donc à vous et moi une promesse. Quelle promesse ? La voici.

Il quittera bientôt ses amis après sa mort, résurrection et ascension. Il ne sera plus avec eux dans son humanité, dans sa condition physique, mais – et voilà la promesse – il promet à ses amis que s'ils partagent le pain et le vin pendant le culte de la communauté, il sera réellement présent parmi eux et donc parmi nous, et j'ajoute : grâce au pouvoir du Saint-Esprit.

Le Christ nous invite ce matin à sa table et il nous accueille. La promesse de sa présence réelle, qu'il a faite à ses disciples, il peut l'accomplir parmi nous aujourd'hui.

II. Le pain de la mémoire

Pourquoi le Christ a-t-il pris du pain, rendu grâce à Dieu, le rompit et le partagea avec sa communauté, son église ? Revenons un moment au repas de la pâques juive, c'est-à-dire le seder de la pessah.

Pendant la pâques juive on mangeait des herbes amères ; on mangeait l'agneau pascal. Mais le moment de rendre grâce et manger du pain sans levain, du pain azyne, était un moment fondamental, unique de la fête parce qu'il récapitulait en lui la signification essentielle du repas pascal.

Le pain sans levain était appelé 'pain de l'affliction' parce que c'était le pain sans levain que les ancêtres avaient mangé pendant leur temps de souffrance en Egypte. Rendre grâce, partager et manger de ce pain c'était donc faire acte de mémoire, mais pas n'importe quel acte de mémoire ; pas un acte de mémoire au sens de simplement se souvenir d'un événement enseveli dans le passé. Non.

Manger du pain sans levain c'était faire acte de mémoire au sens fort de présentification : un acte de mémoire par lequel celles et ceux qui partagent le pain s'unissent à leurs ancêtres dans leur souffrance et participent avec gratitude à leur libération.

De ce pain-là, le Christ dit à ses disciples et à nous : « ceci est mon corps » ou, si vous préférez une paraphrase, « ce pain, c'est moi ». Et ce faisant, il donne au pain de la pâques juive un nouveau sens en continuité avec son sens premier.

Les commensales de la pâque juive recevaient le pain comme don gracieux de Dieu. Le Christ est le don gracieux de Dieu pour que la vie humaine puisse fleurir. Le pain sans levain créait la communion parmi les commensales. En Christ, nous sommes rassemblés en communion parce que nous partageons le même pain, le même corps. Le pain de la pâque juive était le moment d'un acte de mémoire qui présentifiait la libération de l'esclavage. Le Christ demande à ses ami(e)s et à nous de recevoir le pain en sa mémoire pour que nous puissions être en lui et lui en nous, pour que sa vie, sa mort et résurrection puissent ouvrir nos vies à leur avenir.

Mais quel est cet avenir ? La réponse est dans le vin de la coupe, notre troisième méditation.

III. La coupe de l'espérance

Pendant la pâques juive les commensales partageaient la coupe de vin au moins quatre fois : tout au début, avec une bénédiction ; puis une deuxième fois après le chant de quelques psaumes ; une troisième fois à la fin du repas – c'était la coupe de bénédiction ; et, enfin, une quatrième fois, après le chant d'une seconde série de psaumes.

Chacune de ces coupes racontait une étape de l'œuvre divine de libération, de rédemption du peuple hébreux de la servitude en Egypte, de l'Exode, de la longue marche vers Canaan. Une cinquième coupe était servie, dite la coupe d'Elie, mais elle n'était pas partagée. Elle était le symbole de la rédemption future lors de l'arrivée du Messie.

Comme il a fait avec le pain, le Christ donne un nouveau sens à la coupe en continuité avec son sens premier.

En rendant grâce et partageant le vin, le Christ dit à ses amis que le vin est son sang, c'est-à-dire le don qu'il fera de sa propre vie dans les prochaines heures, don de sa vie qui scellera une nouvelle alliance que Dieu fait avec l'humanité. Cette alliance est une promesse universelle de pardon des péchés, de salut, du « fleurir » humain, du renouvellement de la création.

Le pain est la mémoire forte du Jésus libérateur qui rend le passé vivant en nous et ouvre nos vies aujourd'hui à l'avenir. La coupe est la coupe de l'espérance dans un nouvel âge qui nous guide et nous encourage dans le présent. Par le pain, le passé nous renouvelle à l'image de Jésus de Nazareth. Par le vin l'avenir nous encourage et nous envoie vivre dans le monde de sorte à créer des signes du règne de Dieu que nous attendons.

Et avec cette référence à la vie dans le monde, nous arrivons à la quatrième et dernière méditation.

IV. Communion et compassion

Celui qui nous a promis sa présence parmi nous pendant le partage croyant du pain de la mémoire et du vin de l'espérance est ce même Jésus de Nazareth qui sillonnait les routes de la Galilée ; ce même Jésus de Nazareth qui, voyant les foules, avait de la compassion pour elles, parce qu'elles étaient harassées et prostrées, selon l'évangéliste Matthieu (9.36).

Selon l'espérance chrétienne, celui qui nous a promis sa présence réelle parmi nous pendant le partage du pain et du vin est celui en qui un nouveau monde prendra forme, celui en qui repose notre espérance d'un monde finalement reconcilié, au-delà des guerres, de l'inégalité entre riches et pauvres, de la dégradation de l'environnement.

Partager le pain et le vin en sa mémoire en communion avec lui et en communion les uns et les unes avec les autres nous engage à la compassion : nous engage à affirmer la dignité humaine et la sauvegarde de la création ; nous engage à résister à la banalisation de la guerre, de la xénophobie et du racisme ; nous engage à être solidaires avec les opprimés et marginalisés de notre société.

Franz-J. Leenhardt, *Le sacrement de la Sainte Cène*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1948.

Franz-J. Leenhardt, *Ceci est mon corps – Explication de ces paroles de Jésus-Christ*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1955.

Alasdair Heron, *Table and Tradition: Towards an Ecumenical Understanding of the Eucharist*, Edinburgh, The Handsel Press, 1983.

André Gounelle, *La Cène : sacrement de la division*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1996.

Baptism, Eucharist and Ministry, Geneva, WCC, 1982(2007).